

Extrait 1

20 avril. (...)

Orsay. En dehors du centre, il y a des femmes de prisonniers de guerre coagulées en une masse compacte. Des barrières blanches les séparent des prisonniers. Elles crient : « Avez-vous des nouvelles de Untel ? » Quelquefois les soldats s'arrêtent, il y en a qui répondent. A sept heures du matin il y a déjà des femmes. Il y en a qui restent jusqu'à trois heures du matin et qui reviennent le lendemain à sept heures. Mais en pleine nuit, entre trois heures et sept heures, il y en a aussi qui restent. On leur interdit l'entrée du centre. Beaucoup de gens qui n'attendent personne viennent aussi à la gare d'Orsay pour voir le spectacle, l'arrivée des prisonniers de la guerre et la façon aussi dont les femmes les attendent, et tout le reste, voir comment ça se passe, ça ne se reproduira peut-être plus jamais. On distingue les spectateurs des autres au fait qu'ils ne crient pas et qu'ils se tiennent un peu à l'écart des masses de femmes pour pouvoir voir à la fois l'arrivée de prisonniers et l'accueil que leur font les femmes. Les prisonniers de guerre arrivent dans l'ordre. La nuit ils arrivent dans des grands camions américains, il débouchent en pleine lumière. Les femmes hurlent, elles claquent des mains. Les prisonniers s'arrêtent, éblouis, interloqués. Dans la journée, les femmes crient dès qu'elles voient déboucher les camions du pont de Solférino. La nuit, elles crient dès qu'ils ralentissent, peu avant le centre. Elles crient des noms de villes allemandes : « « Noyeswarda ? »*, « Kassel ? », ou des numéros de stalag : « VII A ? », « Kommando du III A ? » Les prisonniers ont l'air étonné, ils arrivent tout droit du Bourget et de l'Allemagne, quelquefois ils répondent, le plus souvent ils ne comprennent pas très bien ce qu'on leur veut, ils sourient, ils se retournent sur les femmes françaises, ce sont les premières qu'ils revoient.

*Je n'ai pas retrouvé ce lieu dans les index des atlas, je l'ai sans doute orthographié comme je l'ai entendu.

(Duras, 1985, pp25-27)

Extrait 2

Vers trois heures une rumeur : « Les voilà . » Je quitte le circuit, je me poste à l'entrée d'un petit couloir, face à la salle d'honneur. J'attends. Je sais que Robert L. n'y sera pas. D. est à côté de moi. Il est chargé d'aller interroger les déportés pour savoir s'ils ont connu Robert L. Il est pâle. Il ne s'occupe pas de moi. Il y a un grand brouhaha dans la salle d'honneur. Les femmes en uniforme s'affairent autour des volontaires et les font s'asseoir par terre dans un pan coupé. La salle d'honneur est vide. Il y a un arrêt dans l'arrivée des prisonniers de guerre. Des officiers de rapatriement circulent. Arrêt aussi du micro. J'entends : « Le ministre. » Je reconnais Fresnay parmi les officiers. Je suis toujours à la même place à l'entrée du petit couloir. Je regarde l'entrée. Je sais que Robert L. n'a aucune espèce de chance d'y être. Mais peut-être que D. arrivera à savoir quelque chose. Ça ne va pas. Je tremble. J'ai froid. Je m'appuie contre la paroi. Tout à coup une rumeur : « Les voilà ! » Dehors, les femmes n'ont pas crié. Elles n'ont pas applaudi. Tout à coup débouchent du couloir d'entrée deux scouts qui portent un homme. L'homme les tient enlacés par le cou. Les scouts le portent, les bras en croix sous les cuisses. L'homme est habillé en civil, il est rasé, il a l'air de beaucoup souffrir. Il est d'une étrange couleur. Il doit pleurer. On ne peut pas dire qu'il est maigre, c'est autre chose, il reste très peu de lui-même, si peu qu'on doute qu'il soit en vie. Pourtant non, il vit encore, son visage se convulse dans une grimace effrayante, il vit. Il ne regarde rien, ni le ministre, ni la salle d'honneur, ni les drapeaux, rien. Sa grimace, c'est peut-être qu'il rit. C'est le premier déporté de Weimar qui entre dans le centre. Sans m'en rendre compte j'ai avancé, je me tiens au milieu de la salle d'honneur, le dos au micro. Suivent deux autres scouts qui soutiennent un autre vieillard. Puis une douzaine d'autres arrivent, ceux-là ont l'air en meilleur état que les premiers. Soutenus, ils marchent. On les fait asseoir sur

des bancs de jardin qu'on a installés dans la salle. Le ministre va vers eux. Le second qui est entré, le vieillard, il pleure. On ne peut pas savoir s'il est aussi vieux que ça, peut-être qu'il a vingt ans, on ne peut pas savoir l'âge. Le ministre s'approche et se découvre, il va vers le vieillard, il lui tend la main, le vieillard la prend. Il ne sait pas que c'est la main du ministre. Une femme en uniforme bleu le lui crie : « C'est le ministre ! Il est venu vous recevoir ! » Le vieillard continue à pleurer, il n'a pas levé la tête. Tout à coup je vois D. assis près du vieillard. J'ai très froid, je claqué des dents. Quelqu'un s'approche de moi : « Ne restez pas là, ce n'est pas utile, ça vous rend malade. » Je le connais, c'est un type du centre. Je reste. D. a commencé à parler au vieillard. Je récapitule rapidement. Il y a une chance sur dix mille pour que ce vieillard ait connu Robert L. On commence à dire dans Paris que les militaires ont des listes de survivants de Buchenwald. A part le vieillard qui pleure et les rhumatisants, les autres ne paraissent pas en très mauvais état. Le ministre est assis auprès d'eux, ainsi que des officiers supérieurs. D. parle longtemps au vieillard. Je ne regarde que le visage de D. je trouve que ça traîne. Alors j'avance très lentement vers le banc, dans le champ du regard de D. D. me voit, il me regarde et il fait de la tête le signe, « Non, il ne connaît pas. » Je m'éloigne. Je suis très fatiguée, j'ai envie de m'étendre par terre. Maintenant les femmes en uniforme apportent des gamelles aux déportés. Ils mangent, et tout en mangeant ils répondent aux questions qu'on leur pose. La chose frappante c'est que ce qu'on leur dit ne semble pas les intéresser. Je le saurai demain par les journaux, il y a parmi ces gens, ces vieillards : le général Challe, son fils Hubert Challe – qui devait mourir cette nuit-ci, la nuit même de son arrivée – élève de Saint-Cyr, le général Audibert, Ferrière, directeur de la Régie des Tabacs, Julien Cain, administrateurs de Bibliothèque Nationale, le général Heurteaux, Marcel Paul, le professeur Suard de la faculté de médecine d'Angers, le professeur Richet, Claude Bourdet, le frère de Teitgen, ministre de l'Information, Maurice Nègre ...

(Duras, 1985, pp.30-32)